



David Grossman : « Israël tombe dans un abîme »¹



L'épuisement et le désespoir mèneront-ils vers une quelconque résolution pour les Palestiniens et les Israéliens?²

New York Times, 1er mars 2024 <https://www.nytimes.com/2024/03/01/opinion/israel-gaza-palestinians-hostages.html>

Traduction : Dory, Illustration : Dror Cohen, Mis en ligne le 4 mars 2024
<https://www.lapaixmaintenant.org/david-grossman-israel-tombe-dans-un-abime/>

Alors que la matinée du 7 octobre s'éloigne, ses horreurs semblent ne faire que croître. Encore et encore, nous, Israéliens, nous racontons ce qui est devenu une partie de l'histoire formatrice de notre identité et de notre destin. Comment pendant plusieurs heures les terroristes du Hamas ont envahi les maisons des Israéliens, assassiné quelque 1 200 personnes, violées et kidnappées, pillées et incendiées. Durant ces heures cauchemardesques, avant que les Forces de défense israéliennes ne sortent de leur état de choc, les Israéliens ont eu un aperçu dur et concret de ce qui pourrait arriver si leur pays non seulement subissait un coup dur, mais aussi cessait d'exister. Si Israël n'existait plus.

J'ai parlé avec des Juifs vivant en dehors d'Israël qui ont dit que leur existence physique – et spirituelle – s'est sentie vulnérable pendant ces heures. Mais plus encore : une partie de leur force vitale leur avait été retirée, pour toujours. Certains ont même été surpris par l'ampleur

¹ "Israel Is Falling Into an Abyss", paru aussi dans *Tribune juive* et dans *le Courrier international*. Les passages soulignés le sont par nous, inspirés par la version de *Tribune juive*. Aujourd'hui 18 juin 2024, *The Times of Israël* rapporte que « Pour M. Grossman, les « nationalistes et extrémistes » au pouvoir depuis fin décembre dans le gouvernement Netanyahu n'ont pas « seulement pour objectif d'apporter une série de changements au système tel qu'il existe mais d'altérer totalement l'ADN du pays ». Cf. David Grossman « En Israël, la politique du Chaos de Benjamin Netanyahu », *Tribune parue dans Haaretz*, le 28/12/2022, dans *Libération* le 29/12/2022, et sur notre site en janvier 2023: <https://amjhl.eu/wp-content/uploads/2023/01/tribune-de-David-Grossman.pdf>. Et « Mémorial pour les victimes du 7 octobre », du 16/11/2023 : https://www.liberation.fr/idees-et-debats/david-grossman-memorial-pour-les-victimes-du-massacre-du-7-octobre-en-israel-20231116_OGCFLEV32NBZJN4HQVYMXBG5IE/

Note de la rédaction Amjhl.

² Sous-titre de LPM. Ndlr.

avec laquelle ils avaient besoin qu'Israël existe à la fois en tant qu'idée et en tant que fait concret.

Alors que l'armée commençait à riposter, la société civile s'engageait déjà en masse dans des opérations de sauvetage et de logistique, avec des milliers de citoyens se portant volontaires pour faire ce que le gouvernement aurait dû faire s'il n'avait pas été dans un état de paralysie inepte.

Au moment de la publication de cet article, selon les données du ministère de la Santé de Gaza, dirigé par le Hamas, plus de 30 000 Palestiniens³ ont été tués dans la bande de Gaza depuis le 7 octobre. Parmi eux, de nombreux enfants, femmes et civils, dont beaucoup n'appartenaient pas au Hamas et n'ont joué aucun rôle dans le cycle de la guerre. « Non impliqués », comme les appelle Israël en guerre, langage avec lequel les nations en guerre se trompent elles-mêmes pour ne pas faire face aux répercussions de leurs actes.

Le célèbre érudit de la Kabbale, Gershom Scholem, a inventé un dicton : « Tout le sang coule vers la blessure ». Près de cinq mois après le massacre, c'est ce que ressent Israël. La peur, le choc, la fureur, le chagrin, l'humiliation et la vengeance, les énergies mentales de toute une nation – tout cela n'a cessé d'affluer vers cette blessure, vers l'abîme dans lequel nous tombons encore. Nous ne pouvons pas mettre de côté nos pensées sur les jeunes filles et les femmes, et aussi sur les hommes, semble-t-il, qui ont été violés par des attaquants de Gaza, des meurtriers qui ont filmé leurs propres crimes et les ont retransmis en direct aux familles des victimes ; des bébés tués ; des familles brûlées vives.

Et les otages. Ces Israéliens qui, depuis 146 jours, sont détenus dans des tunnels, certains peut-être dans des cages. Il s'agit d'enfants et de personnes âgées, de femmes et d'hommes, dont certains souffrent et meurent peut-être de manque d'oxygène et de médicaments, et de désespoir. Ou peut-être meurent-ils parce que les êtres humains ordinaires qui sont exposés au mal absolu et démoniaque perdent souvent la volonté innée de vivre – la volonté de vivre dans un monde dans lequel tant de mal et de cruauté sont possibles. Dans lequel vivent des gens comme ces terroristes du Hamas.

L'énormité des événements du 7 octobre efface parfois notre souvenir de ce qui les a précédés. Et pourtant, des fissures alarmantes apparaissaient dans la société israélienne environ neuf mois avant le massacre. Le gouvernement, avec Benjamin Netanyahu à sa tête, tentait de faire adopter à toute allure une série de mesures législatives destinées à affaiblir gravement

³ Ce bilan (30 000 palestiniens tués à Gaza, au 1 mars 2024) de l'Autorité de santé sous contrôle du Hamas dans la bande de Gaza, comprend tacitement des combattants et des civils non-combattants, et donnait à penser que le bilan journalier moyen était, au 146^e jour, de 205 morts par jour – surpassant les ravages de Dresde ou de la guerre contre Ben Laden ! Après que cette autorité ait distingué les morts identifiés et les morts supposés, annoncés par « divers médias » palestiniens, les chiffres les chiffres ont baissé. Plus de trois mois plus tard, ce 18 juin, le bilan des morts civils et combattants palestiniens annoncé par cette autorité est selon le *Times of Israël* de 37 000 morts au 256^e jour de la guerre (37 296, selon *L'Orient le jour*), dont, selon Israël, 15 000 combattants et 1000 terroristes tués le 7 octobre : les pertes civiles palestiniennes à Gaza seraient donc de 21000 morts en 256 jours, soit une moyenne de 82 civils/jour. Si la riposte d'Israël ne s'était pas engagée, à raison des 1200 morts subies le seul 7 octobre, et du nombre d'otages en survie, il aurait suffi moins de 15 jours au Hamas pour infliger à Israël plus de pertes qu'il n'en a connu en 146 jours.

En réalité le bilan, des deux côtés, ne sera connu qu'après cette guerre, du fait du nombre de blessés graves et de l'état de destruction et de chaos de la bande de Gaza, et d'une société civile paradoxalement unie-déchirée en Israël. Les souffrances profondes des civils, de part et d'autre, ne se résument pas aux pertes humaines. Le texte de Grossman concerne les souffrances issues des formes de déshumanisation liées aux effets et réminiscences de l'histoire de chacun des deux peuples. La question des crimes contre l'humanité se pose à une échelle aujourd'hui planétaire, et davantage dans les conflits armés mêlés au terrorisme et guerres hybrides. Note C-D Daubigny, pour la rédaction *Amjhl*.

l'autorité de la Cour suprême, portant ainsi un coup mortel au caractère démocratique d'Israël. Des centaines de milliers de citoyens descendaient dans la rue chaque semaine, il y a plusieurs mois, pour protester contre le plan du gouvernement. La droite israélienne a soutenu le gouvernement. La nation tout entière était de plus en plus polarisée. Ce qui était autrefois un débat idéologique légitime entre la droite et la gauche s'est transformé en un spectacle de haine profonde entre les différentes tribus. Le discours public était devenu violent et toxique. On parlait de la division du pays en deux peuples distincts. Et l'opinion publique israélienne avait le sentiment que les fondations de son foyer national tremblaient et risquaient de s'effondrer.

Pour ceux d'entre vous qui vivent dans des pays où le concept du « chez-soi » est tenu pour acquis, je dois expliquer que pour moi, à travers ma lentille israélienne, le mot « chez-soi » signifie un sentiment de sécurité, de défense et d'appartenance qui enveloppe de chaleur l'esprit de chacun. La maison est un endroit où je peux exister facilement. Et c'est un lieu dont les frontières sont reconnues par tous – en particulier, par mes voisins. Mais tout cela, pour moi, est encore plongé dans un désir ardent de quelque chose qui n'a jamais été pleinement réalisé. À l'heure actuelle, je crains qu'Israël ne soit plus une forteresse qu'un foyer. Il n'offre ni sécurité ni confort, et mes voisins expriment de nombreux doutes et exigences quant à ses pièces et ses murs et, dans certains cas, quant à son existence même. **En ce terrible samedi noir, il s'est avéré que non seulement Israël est encore loin d'être un foyer au sens plein du terme, mais qu'il ne sait même pas non plus comment être une véritable forteresse.**

Néanmoins, les Israéliens sont à juste titre fiers de la manière rapide et efficace avec laquelle ils se mobilisent pour offrir un soutien mutuel lorsque le pays est menacé, que ce soit par une pandémie comme celle du Covid-19 ou par une guerre. Partout dans le monde, des soldats de réserve montaient à bord d'avions pour rejoindre leurs camarades déjà appelés. Ils allaient «protéger notre maison», comme ils le disaient souvent lors des entretiens. Il y avait quelque chose d'émouvant dans cette histoire unique : ces jeunes hommes et femmes se sont précipités au front du bout du monde pour protéger leurs parents et grands-parents. Et ils étaient prêts à donner leur vie. Tout aussi émouvant était le sentiment d'unité qui régnait dans les tentes des soldats, où les opinions politiques n'avaient pas d'importance. Tout ce qui comptait, c'était la solidarité et la camaraderie.

Mais les Israéliens de ma génération, qui ont traversé de nombreuses guerres, se demandent déjà, comme nous le faisons toujours après une guerre : pourquoi cette unité n'émerge-t-elle qu'en temps de crise ? Pourquoi seuls les menaces et les dangers nous rendent-ils solidaires ? Pourquoi font-ils ressortir le meilleur de nous-mêmes et nous soustraient-ils de notre étrange attirance pour l'autodestruction – pour la destruction de notre propre maison ?

Ces questions suscitent une réflexion douloureuse : le profond désespoir ressenti par la plupart des Israéliens après le massacre pourrait être le résultat de la condition juive dans laquelle nous nous trouvons une fois de plus plongés. C'est la condition d'une nation persécutée et non protégée. Une nation qui, malgré ses énormes réalisations dans de nombreux domaines, est toujours, au fond d'elle-même, une nation de réfugiés, imprégnée de la perspective d'être déracinée, même après près de 76 ans de souveraineté. Aujourd'hui, il est plus clair que jamais que nous devons toujours veiller sur cette maison fragile et pénétrable. Ce qui a aussi été clarifié, c'est à quel point la haine de cette nation est profondément enracinée.

Une autre réflexion s'ensuit, à propos de ces deux peuples torturés : le traumatisme de devenir des réfugiés est fondamental et primordial tant pour les Israéliens que pour les

Palestiniens, et pourtant aucune des deux parties n'est capable de considérer la tragédie de l'autre avec un minimum de compréhension – sans parler de compassion.

Un autre phénomène honteux est apparu à la surface à la suite de la guerre : **Israël est le seul pays au monde dont on demande l'élimination le plus ouvertement.** Lors de manifestations auxquelles participent des centaines de milliers de personnes, sur les campus des universités les plus respectées, sur les réseaux sociaux et dans les mosquées du monde entier, le droit d'Israël à exister est souvent contesté avec enthousiasme. Une critique politique raisonnable qui prend en compte la complexité de la situation peut céder la place – lorsqu'il s'agit d'Israël – à une rhétorique de haine qui ne peut être refroidie (si tant est qu'elle le soit) que par la destruction de l'État d'Israël. Par exemple, lorsque Saddam Hussein a assassiné des milliers de Kurdes avec des armes chimiques, aucun appel n'a été lancé pour démolir l'Irak, pour l'effacer de la surface de la terre. Ce n'est que lorsqu'il s'agit d'Israël qu'il est acceptable d'exiger publiquement l'élimination d'un État. Les manifestants, les voix influentes et les dirigeants publics devraient se demander ce qui provoque cette haine à propos d'Israël. Pourquoi Israël, parmi les 195 pays de la planète, est-il le seul à être conditionnel, comme si son existence dépendait de la bonne volonté des autres nations du monde ?

Il est écœurant de penser que cette haine meurtrière est dirigée uniquement contre un peuple qui, il y a moins d'un siècle, était en fait presque éradiqué. Il y a aussi quelque chose d'exaspérant dans le lien tortueux et cynique entre l'anxiété existentielle juive et le désir exprimé publiquement par l'Iran, le Hezbollah, le Hamas et d'autres qu'Israël cesse d'exister. Il est de surcroît intolérable que certaines parties tentent d'inscrire le conflit israélo-palestinien dans un cadre colonialiste quand elles oublient volontairement et obstinément que les Juifs n'ont pas d'autre pays, à la différence des colonialistes européens avec lesquels on les compare faussement, et occultent le fait que les Juifs ne sont pas arrivés sur la terre d'Israël en quête de conquête mais en quête de sécurité ; que leur puissante affinité avec cette terre est vieille de près de 4 000 ans ; que c'est là qu'ils ont émergé en tant que nation, religion, culture et langue. On peut imaginer la joie malicieuse avec laquelle ces gens piétinent le point le plus fragile de la nation juive, son sentiment d'être un étranger, sa solitude existentielle – ce point contre lequel elle n'a aucun refuge. C'est cet endroit qui le condamne souvent à commettre des erreurs aussi fatidiques et destructrices, destructrices à la fois pour ses ennemis et pour lui-même.

Qui serons-nous – Israéliens et Palestiniens – lorsque cette guerre longue et cruelle prendra fin ? Non seulement le souvenir des atrocités que les uns infligent aux autres restera entre nous pendant de nombreuses années, mais aussi, comme nous le savons tous, dès que le Hamas en aura l'occasion, il mettra rapidement en œuvre l'objectif clairement énoncé dans sa charte originale : à savoir, le devoir religieux de détruire Israël. Comment, alors, pouvons-nous signer un traité de paix avec un tel ennemi ? Et pourtant, quel choix avons-nous ?

Les Palestiniens tiendront leurs propres comptes. En tant qu'Israélien, je me demande quel genre de personnes nous serons à la fin de la guerre. Où allons-nous diriger notre culpabilité – si nous sommes assez courageux pour la ressentir – pour ce que nous avons infligé à des Palestiniens innocents ? Pour les milliers d'enfants que nous avons tués. Pour les familles que nous avons détruites. Et comment apprendrons-nous, pour ne plus jamais être surpris, à vivre toute une vie sur le fil du couteau ? Mais combien veulent vivre leur vie et élever leurs enfants sur le fil du couteau ? Et quel prix paierons-nous pour vivre dans une vigilance et une suspicion constantes, dans une peur perpétuelle ? Qui d'entre nous décidera qu'il ne veut pas – ou ne peut pas – vivre la vie d'un éternel soldat, d'un Spartiate ? Qui restera ici en Israël, et ceux qui resteront seront-ils les plus extrémistes, les plus fanatiquement religieux, nationalistes et

racistes ? Sommes-nous condamnés à regarder, paralysés, l'israélité audacieuse, créative et unique s'absorber progressivement dans la blessure tragique du judaïsme ?

Ces questions accompagneront probablement Israël pendant des années.

Il est cependant possible qu'une réalité radicalement différente surgisse pour y faire face. **Il se peut que la reconnaissance du fait que cette guerre ne peut être gagnée et que, de plus, nous ne pouvons pas maintenir l'occupation indéfiniment, forcera les deux parties à accepter une solution à deux États** qui, malgré ses inconvénients et ses risques (en premier lieu, celui que le Hamas prenne le contrôle de la Palestine dans le cadre d'élections démocratiques), est encore la seule réalisable ? C'est également le moment pour les États qui peuvent exercer une influence sur les deux parties de l'utiliser. L'heure n'est pas à la petite politique et à la diplomatie cynique. Il s'agit d'un moment rare où une onde de choc comme celle que nous avons connue le 7 octobre a le pouvoir de remodeler la réalité.

Les pays concernés par le conflit ne voient-ils pas que les Israéliens et les Palestiniens ne sont plus capables de se sauver ? Les mois à venir détermineront le sort des deux peuples. Nous découvrirons si le conflit qui dure depuis plus d'un siècle est mûr pour une résolution raisonnable, morale et humaine. Comme il est tragique que cela se produise – si tant est que cela se produise – non par espoir et enthousiasme, mais par épuisement et désespoir. Là encore, c'est cet état d'esprit qui conduit souvent les ennemis à se réconcilier, et c'est aujourd'hui tout ce que nous pouvons espérer. Nous allons donc nous contenter de cela. Il semble que nous ayons dû traverser l'enfer lui-même pour arriver à l'endroit d'où l'on peut voir, par une journée exceptionnellement lumineuse, le bord lointain du paradis.

A propos de l'auteur



[David Grossman](#)

Essayiste, nouvelliste, romancier et dramaturge, auteur de livres pour la jeunesse, l'écrivain israélien David Grossman a été traduit en 25 langues, et récompensé par de nombreux prix en Israël et dans le monde. Il a été fait, en France, chevalier de l'ordre des Arts et Belles-Lettres. Ce militant de la paix compagnon de Shalom Akhshav, qui a perdu un fils en 2006 au Liban, s'en prend à « l'aveuglement et l'euphorie belliciste » des dirigeants de son pays. Parmi ses ouvrages traduits en français, citons *Le Vent jaune*, *Le Livre de la grammaire* et *Une femme fuyant l'annonce* – qui résonne comme une sinistre prémonition — ainsi que *Tombé hors du temps* (récit pour voix) et *Un cheval entre dans un bar*, monté par le Théâtre national de la Colline au festival d'Avignon puis repris à Paris. Tous sont parus aux éd. du Seuil.